

L'horizon de la liberté

Vite dépêchez-vous, on n'a pas beaucoup de temps.
Ma mère me poussa hors de la maison et attrapa ma petite soeur, Vy.

Celle-ci posa ses grands yeux sur moi et me demanda :

- Dis, où est-ce qu'on va ?
- Chez grand-père.
- Je peux amener Tito ?
- Oui, va vite le chercher.

Quelques secondes plus tard, elle ressortit tenant dans ses bras un adorable petit chiot.

Malgré la présence de son chien, une grande inquiétude subsistait dans son regard. C'était compréhensible, elle n'avait que 4 ans et partir si brutalement l'effrayait un peu.

- T'es sûr qu'on va chez grand-père?
- Ce n'est pas le chemin qu'on prend d'habitude.
- Mais oui ! C'est un raccourci.

Cela me faisait de la peine de lui mentir mais... si elle avait su ce qui l'attendait! Je n'osais même pas imaginer sa réaction.

Ma mère, Vy et moi attendions dans le noir depuis une bonne minute quand un semblant de voiture s'arrêta. On s'engouffra tous dedans et

elle partit sur des chemins caillouteux.

C'était le 6 Juillet 1975.

Je me rappelais mon départ avec tristesse,
tous nos biens, nos amis, là-bas, loin, ...

Et moi, sous ce soleil de plomb qui frappait ma tête et me déshydratait le corps, comment décrire l'horreur, les supplices de ce départ ?

Après la longue route dans cette caisse qui nous servait de véhicule, nous étions arrivés à une petite pirogue.

Quelle ne fût pas ma surprise, en constatant que nous ne serions pas les seuls passagers !

En effet 48 autres personnes devaient nous accompagner.

Nous tenions à peine dedans, serrés les uns contre les autres.

Mon père dirigeait les opérations, l'embarcation devait atteindre l'embouchure du fleuve au crépuscule pour éviter les nombreuses patrouilles qui longeaient la côte.

Ce fût la nuit la plus angoissante de ma vie, se terrer au fond de ce bout de bois, osant à peine respirer, à peine vivre...

Les rayons de soleil se posaient sur mon visage comme une main apaisante, j'aurais voulu ne jamais ouvrir les yeux pour ne pas quitter cette chaleur

bienfaisante qui envahissait mon corps, mon esprit, mon âme,...

- Eh ! Niki, tu dors ?

Cette voix me sortit de mes rêveries, j'ouvris les yeux et découvris le jeune visage de ma soeur que j'adorais, c'était je crois la personne que j'aimais le plus au monde. Vy avait une façon de parler que j'admirais, tout en elle reflétait l'innocence et la pureté.

- Pourquoi tu m'as menti ? Si on allait pas chez grand-père, tu pouvais me le dire...

Je n'osais pas répondre, ne sachant que lui raconter. Voyant ma gêne, elle vint près de moi et me dit tout bas :

- C'est pas grave tout compte fait où on va. Mais on restera toujours ensemble, promis ?
- Oui je te le jure.

La journée était déjà fort avancée quand je me décidai à me lever, ou plutôt à m'asseoir car dans cette barque, écrasés comme on l'était le moindre geste relevait de l'exploit. J'observais en silence la mer, aucun frémissement ne perturber ce gigantesque miroir sur lequel on glissait. Mon ventre commençait à crier famine, mais il fallait laisser les rations d'abord aux femmes et aux enfants. On me considérait comme assez fort pour résister, ma part de nourriture fût sacrifiée aux plus nécessiteux. D'un côté l'idée d'être presque un homme me rendait fier, mais qu'est-ce que j'avais faim !

Vers le 4e jour, je me réveilla en sursaut.

J'entendis des voix et des pleurs.

N'osant plus bouger, je me blottis tant bien que mal contre mes parents.

Les bruits s'estompèrent peu à peu et finirent par disparaître.

Doucement la vie à bord du bateaurepris et je pus distinguer dans les différentes conversations deux ou trois phrases qui me firent comprendre ce qui s'était passé. Et rien que la pensée de ce à quoi j'avais échappé me glaça de terreur.

J'avais déjà entendu parler de ces terribles pirates qui jadis écumaient les mers et saccageant tout sur leur passage, pillaient les plus pauvres et le laissaient derrière eux que des veuves et des orphelins. Je pensais que ce n'étaient que des histoires pour effrayer les enfants, mais qui aurait pu croire qu'à notre époque ils existaient encore ?

Pourtant leur courte apparition dans ce bateau me persuada du contraire. Sans aucun scrupule, ils avaient pris de-ci de-là des enfants et des femmes pour les revendre au marché ou pire les violer puis ensuite les jeter aux requins.

Je sentais en moi ce sentiment de haine qui montait, prêt à éclater.

De quel droit ces missionnaires du diable, qui ne possédaient aucune pitié, attaquaient de pauvres personnes qui ne cherchaient qu'une seule chose.

La liberté et la paix !

Dans le matin du 5e jour, les réserves de nourriture étaient pratiquement vides, le désespoir m'envahissait peu à peu quand j'aperçut au loin une navette de garde.

Remarquant l'état lamentable dans lequel nous étions, ils acceptèrent de nous amener à l'île la plus proche. Quelle joie immense de pouvoir fouler le sol, courir, sauter !

Malheureusement, certains de mes compagnons ne pouvaient pas partager mon bonheur et je le regrettais.

Après l'enterrement, ma soeur et moi sommes partis à la découverte de cette nouvelle terre.

Tout d'un coup, un cri strident retenti. Je n'avais même pas encore eu le temps de réaliser ce qui se passait quand Vy m'entraîna vers un petit palmier encerclé par des dizaines de lianes.

Elle m'indiqua un petit creux où gisait mort son chien, Tito. J'essayais de savoir comment cette tragédie s'était déroulée mais sous le choc, elle ne savait que pleurer.

La nuit tombait quand on arriva sur la plage.

Une bonne semaine passa.

Je réalisai alors, que j'étais sur le point de craquer.

Je sentis monter en moi un flot de rage impuissant, une colère glacée et sans issue contre le monde entier. Il aurait fallu, pour éviter l'explosion,

que je ne parle à personne, que je me retrouve seul dans la nuit. J'aurais respiré très fort, j'aurais tapé du poing contre un arbre jusqu'à ce que mes doigts saignent, j'aurais poussé un grand cri vers les étoiles qui s'en fichent... je me serais calmé, au bout d'un instant.

Vy, ne m'en a pas laissé l'occasion. Elle m'a arrêté alors que je m'éloignais.

- Où tu vas, Niki ?

- Je ... j'en sais rien ... je ne reste pas là.

Sur ces mots, Vy s'assit sur le sable boudeuse.

- D'accord ! Niki. Moi je ne bouge pas.

On est aussi bien ici qu'ailleurs.

Elle avait raison, bien sûr. Nous ne pouvions que rester sur cette île.

Mais je n'ai pu me contenir. J'ai crié :

- Eh ben reste là ! De toute façon

j'en ai marre de te traîner, Vy, vraiment marre !

Elle a été très digne. Elle n'a pas bougé. Sa voix était douce et résignée.

La pauvre, elle avait l'habitude d'être traitée comme une princesse, cela la surprenait un peu. Elle dit seulement :

- Tu as raison, il vaut mieux qu'on se sépare.

- C'est à cause de ton chien, hein !

- Quoi mon chien ? !

- Tu penses encore à lui et tu me tiens pour

responsable de sa mort, tu crois que c'est moi qui l'ai poussé dans ce ravin, c'est ça, non ?

- Non, je...

J'ai éclaté.

- Mais dis-le, nom d'un chien, dis-le ! Que tout est de ma faute, la guerre, notre départ, le décès de nos compagnons, Tito,...Et que si je ne t'avais pas entraîné hors de la maison rien de tout ça ne serait arrivé... dis-le !

Sa voix s'est mise à trembler. La violence de ma colère la prenait de cours.

- Mais jamais je n'...

- Oh je t'ai bien observée toute la journée... tes regards en coin, tes silences...Tu ne m'as jamais pardonné la disparition de ton chien...

Mais bon sang ! C'est de ma faute, d'accord ! Mais c'était rien qu'un chien comme les autres, non ? C'est moins grave que les humains ! ...Allez, lève-toi, on y va !

Vy a blêmi d'un coup. Elle m'a fixé avec des yeux immenses, emplis d'incompréhension. Ce que je venais de dire dépassait en horreur tout

ce qu'elle s'attendait à entendre. Elle s'est levée et a marché vers moi.

Elle bégayait d'indignation.

- Que ... Qu'est-ce que tu as dit ?... Mon chien ?

- Je...

Voilà, j'avais atteint le fond. Le fond de la bêtise et de la méchanceté.

J'avais été plus cruel et stupide encore que les soldats de la guerre. Moi, j'avais piétiné son souvenir en regardant Vy dans le blanc des yeux.

Mu par une soudaine impulsion, j'ai pris Vy dans mes bras.

Elle ne s'y attendait pas. Elle a cru que je voulais la battre et a montré ses poings.

- Arrête !

J'ai crié.

- Arrête !... Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça...je...

Je me suis serré contre elle.

- C'est...J'étais fatigué, Vy, j'ai dit n'importe quoi... je ne voulais pas te blesser.

Lentement elle a plongé la main dans sa chemise, elle en a retiré le cadavre du chiot et me l'a mis sous le nez.

- C'était pas un chien comme les autres !

Elle s'est laissée tomber sur le sable.

- Vy... écoute-moi...

Elle sanglotait si fort, comme un bébé, de si grosse perles roulaient sur ses joues rouges... Et elle tenait contre sa poitrine le petit tas de poils noirs de son animal. Vy pleurait comme si elle n'avait jamais pleuré de sa vie, la tête tournée vers le ciel et les yeux fermés.

Elle était semblable à un vieux tas de chiffons abandonné, là, assis sur la plage, avec ses larmes qui venaient s'écraser sur le sol. Que j'avais honte ! Honte du monde entier, honte de cette île, honte de moi surtout.

Je me suis agenouillé contre elle. Je l'ai prise dans mes bras. Elle s'est calmée doucement.

- Ce n'était pas rien qu'un chien, a-t-elle dit. C'était un morceau de moi...

Vy m'a tendu la petite boule noirâtre taché de rouge sale.

Alors, elle m'a vraiment surpris pour la seconde fois.

Elle s'est levée, droite, fière, comme je ne l'avais vue.

Elle m'a regardé avec ses yeux terribles, rougis par les pleurs, si grand ouvert sur un vertige d'horreurs et de questions auxquelles, jamais, personne ne répondra J'ai baissé les yeux.

- Viens, maintenant Vy, on va rejoindre nos parents.

On est repartis ensemble.

On faisait une drôle de paire, tous les deux.

Moi avec ma mauvaise conscience, elle avec son malheur grand comme une maison, son chiot mort et ses yeux rouges sur son visage de bébé.

Deux mois s'écoulèrent, paisible est sans problème.

Pourtant un matin, le commissariat aux réfugiés nous fit parvenir une lettre qui nous expliquait que pour des raisons d'argent il ne pouvait pas nous garder sur cette île et qu'il nous enverrait le plus rapidement possible un moyen de partir à la recherche d'une autre terre plus riche.

En effet un navire accosta une heure plus tard et nous montâmes tous à bord. Je me sentais tout heureux de m'en aller et je nourrissais l'espoir de trouver au bout de cette longue traversée un pays qui nous accueillerait.

Peu à peu je compris la véritable cause de l'envoi de ce bateau. Normalement, il devait contenir 300 à 400 passagers mais nous n'étions que 96 et cela le déséquilibrait fort, en plus il ne possédait pas de voile, ni d'hélice.

Accroupi au fond d'une cale, j'essayais de saisir pourquoi le gouvernement après nous avoir accueilli nous repoussait si lâchement.

En fait, l'Etat ne nous avait pas fait de cadeau en nous donnant cette embarcation, ils nous abandonnaient bel et bien à notre triste sort.

Je ne comprenais pas comment des gens pouvaient se battre pour de simples terres qu'ils ne posséderont jamais.

On ne détient rien dans ce bas monde, même pas son existence alors comment envisager de conquérir les propriétés d'autrui ?

Vy dormait dans les bras de ma mère, les pieds pataugeant dans l'eau.

Ah ! Qu'est-ce que je pouvais détester cette cale !

Il y régnait une chaleur étouffante et une puanteur insoutenable d'essence et de transpiration.

On naviguait pratiquement sur un tas de ferrailles qui voguait selon son gré. Les rations de vivres qui étaient à bord nous permettrait à peine de survivre 4 jours, mais si par malheur nous restions plus longtemps : une semaine, un mois, un an ? J'allais sombrer dans la déprime et l'angoisse et je décidais d'aller me balader sur le pont pour me changer les idées. L'ensemble des hommes s'affairaient, réparant de-ci de-là une fuite, colmatant un trou, ...

Mon père dirigeait les opérations. Son air grave m'effrayait un peu,

il était pâle et fatigué. Que restait-il de cet homme vigoureux et toujours souriant ? Rien qu'un reflet de lui-même. Il se tenait là droit, majestueux tel un flambeau qu'on brandit.

Il émanait de lui une incroyable lueur d'espoir.

Vers le 4e jour, la nourriture commença à manquer, on n'eut plus droit qu'à une poignée de riz et un verre d'eau par personne.

Heureusement, il n'y avait une petite étoile dans ce ciel obscurci : les réparations entamées prenaient fin, les moteurs allaient refonctionner !

Et puis on était en train de construire une hélice, tout en progressait pour le mieux. Quelques heures plus tard, j'entendis les machines cracher, tousser, expulser leur mauvais toux sous forme d'épais nuages noirs.

Le bateau avançait, péniblement, mais petit à petit, il se frayait un chemin dans cette vaste étendue d'eau.

Tout heureux, je me décidai à aller chercher ma soeur pour qu'elle profite du spectacle, mais, tandis que je descendais les escaliers, une terrible secousse me fit dégringoler et je me retrouvais sur le dos. A peine m'étais-je rendu compte où je me trouvais qu'un autre tremblement suivi. J'escaladais péniblement les marches, décidé à découvrir la cause de ces arrêts répétés.

Sur le pont on m'expliqua enfin : les moteurs avaient rendu l'âme.

Mon père fatigué alla se reposer, on reprendrait tout cela certainement demain.

A l'aube, tout le monde était debout et je m'aperçut avec surprise que les femmes cousaient des morceaux de tissus pour en fabriquer des voiles.

Les maris, eux, tentaient, de remettre les machines en route. Durant le milieu, le milieu de l'après-midi mon père prit une grande décision, il allait plonger pour essayer d'installer l'hélice. Les autres hommes étaient trop faible ou trop vieux et les jeunes ne savaient pas nager.

On attachait donc une corde à sa taille et il disparut dans la mer.

Quelques minutes passèrent, il réapparut et réclama un couteau. Il replongea une bonne vingtaine de fois, je l'observais fasciné, c'était mon père cet homme qui allait peut-être sauver notre navire. Je m'assoupissais légèrement quand des cris me firent sursauter. Ils étaient dirigés vers mon père qui n'entendait rien à cause des vagues. Me relevant je compris ! Un énorme aileron s'approchait ! Je ne savais plus me dominer, je hurlais à tue-tête.

J'aurais bien plongé pour l'avertir mais la peur me soudait au sol.

Cela s'approchait de plus en plus jusqu'au moment où l'aileron disparut... Et mon père avec lui. Une boule restait coincer dans ma

gorge, je voulais pleurer mais je n'y arrivais pas. Je ne sais quoi

empêchait mes larmes de couler. Je me penchais sur le rebord pour

essayer d'identifier le cadavre de mon père quand une tête puis un

torse surgirent des écumes. C'était lui et il était vivant !

Mais comment avait-il pu échapper à ce dangereux prédateur ?

Tant pis pour la réponse, j'étais trop content pour me poser des questions.

Je courus lui chercher une corde pour le hisser à bord.

Lorsqu'il fût sur le pont, j'aperçut de grosses tâches de sang qui souillaient le parquet de bois.

De grandes plaies recouvraient ses jambes... on alla chercher un tissu pour lui faire un garrot mais on ne trouva qu'un bout de torchon sale provenant de la voile que les femmes étaient en

train de coudre. Heureusement, un de nos camarades avait appris la

médecine, sans son matériel il ne pouvait rien tenter mais sa présence

me réconforta. On emmena mon père dans un endroit calme et moins

humide pour essayer de refermer les plaies...sans anesthésie !

Ma mère s'élança vers moi, venant seulement de se rendre compte

de ce qui s'était passé.

Le soleil commençait à toucher l'horizon quand d'horribles hurlements retentirent.

Je savais bien d'où ils venaient, qui les poussait mais je n'arrivais pas à me l'avouer, je bouchais mes oreilles de toutes mes forces pour ne pas les entendre.

La nuit fût longue et assourdissante.

Quand les cris diminuèrent, je pris mon courage à deux mains pour admettre la vérité. Je marchais doucement vers la cabine du

capitaine, je poussais la porte et entrai. Etendu sur le sol
mon père
dormait, dans ses deux jambes on pouvait apercevoir
s'entremêler des
fils noirs et de la chair. Je m'assis près de lui et
m'endormis.
Durant mon sommeil, je rêvais que je nageais avec des dauphins
dans un
monde imaginaire et féérique.
Je patageais dans l'eau limpide et cristalline d'une petite
source. Ma peau absorbait avec avidité, ces minuscules
gouttelettes luisantes comme des perles nacrées.
Était-ce un rêve ou la réalité ?

Je me réveillais en sursaut, l'eau m'arrivait jusqu'aux
hanches.
Je me mis à avertir tout le monde, une énorme ouverture
dans la coque laissait pénétrer l'eau de mer en torrent.
On colmata le trou avec des morceaux de planches arrachées à
la barque de secours.
Un malheur n'arrivant jamais seul, la fièvre jaune nous
attaquait les uns après les autres. Peu à peu le bateau
s'alléga.
La maladie s'en prenait d'abord aux enfants puis rongea les
vieillards
affaiblissant au passage les hommes et les femmes.
Les morts s'empilaient !
Les requins affamés suivaient le navire, attendant que
l'on abandonne les cadavres pour se jeter avidement dessus.

Ma mère puis ma sœur furent atteintes, incapables de bouger,
elles
restaient couchées sur le sol inertes, pâles.
La combativité de Vy m'étonna beaucoup, quelques jours
passèrent et elle n'avait toujours pas péri.
Après la descente de la fièvre, elle ne craignait pratiquement
plus rien. En fait la maladie prenait au hasard ses victimes,
tantôt un vieillard, tantôt un homme vigoureux.
Parfois un faible réussissait à survivre tandis qu'un des plus
résistants périssait.
Pourquoi ? Le destin garde son mystère. Curieusement je
n'étais pas atteint, enfin je croyais...

Une nuit, la douzième, je ressentis des frissons ; mon front
brûlant
et une sensation de martèlement continu dans la tête me firent
comprendre que la prochaine victime serait... Moi ! La fièvre
me tint
toute la nuit éveillé, ma sœur pleurait, je pouvais
l'entendre mais
pas la voir, mes paupières fatiguées ne voulaient pas se
soulever.
Je sentais la mort proche. Et pourtant je ne voulais pas, je
ne pouvais
pas mourir maintenant ! J'avais tellement de choses à
réaliser, à découvrir.
Non ! Pas maintenant ! Je voulais apercevoir l'horizon de

la liberté avant... Dans un dernier effort, je regardai mes parents, ma soeur une dernière fois et ferma les yeux en attendant la fin.

Quelques jours plus tard, le bateau arriva en Indonésie. Une grande partie de l'équipage fût pris en charge par médecins sans frontières. Les hommes et les femmes qui avaient échappé à la maladie furent installés dans un camp réfugiés jusqu'au moment où un pays voudrait bien les accueillir. Actuellement encore des familles sont toujours coincées là-bas.

FIN